

Édouard Louis

Combats
et métamorphoses
d'une femme

ÉDOUARD LOUIS

Seuil

COMBATS
ET MÉTAMORPHOSES
D'UNE FEMME

DU MÊME AUTEUR

Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage
(sous la direction d'Édouard Louis)
PUF, 2013

En finir avec Eddy Bellegueule
Seuil, 2014
et « Points », n° P4092

Histoire de la violence
Seuil, 2016
et « Points », n° P4466

Qui a tué mon père
Seuil, 2018
et « Points », n° P5046

Au cœur de la violence
(avec Thomas Ostermeier)
Seuil, 2019
et « Points », n° P5296

Dialogue sur l'art et la politique
(avec Ken Loach)
PUF, 2021

ÉDOUARD LOUIS

COMBATS
ET MÉTAMORPHOSES
D'UNE FEMME

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-131255-3

© 2021, Édouard Louis. Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

I

Tout a commencé par une photo. Je ne savais pas que cette image existait et que je la possédais – qui me l’a donnée, et quand ?

La photo était prise par elle l’année de ses vingt ans. J’imagine qu’elle avait dû tenir l’appareil à l’envers pour saisir son propre visage dans l’objectif. C’était une époque où les téléphones portables n’existaient pas et où se photographier soi-même n’était pas une chose évidente.

Elle penchait la tête sur le côté et elle souriait légèrement, ses cheveux peignés et plaqués sur son front, impeccables, ses cheveux blonds autour de ses yeux verts.

C'était comme si elle cherchait à séduire.

Je ne trouve pas les mots pour l'expliquer mais tout, dans sa pose, dans son regard, dans le mouvement de ses cheveux, évoque la liberté sur ce cliché, l'infinité des possibles devant soi, et peut-être, aussi, le bonheur.

J'avais oublié, je crois, qu'elle avait été libre avant ma naissance – heureuse ?

J'avais dû y penser quand je vivais encore avec elle, parfois, un jour elle avait forcément dû être jeune et pleine de rêves, mais quand j'ai retrouvé cette photo je n'y avais plus pensé depuis longtemps, c'était une connaissance, un savoir trop abstrait. Rien ou presque de ce que j'ai connu d'elle dans mon enfance, au contact de son corps pendant quinze ans, n'aurait pu me le rappeler.

En voyant cette image j'ai senti le langage disparaître de moi. De la voir libre, projetée de tout son corps vers le futur, m'a fait revenir en tête les années de sa vie partagées avec mon père, les humiliations venues de lui, la pauvreté, vingt années de sa vie mutilées et

presque détruites par la violence masculine et la misère, entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, à l'âge où d'autres expérimentent la vie, la liberté, les voyages, l'apprentissage de soi.

De voir cette photo m'a rappelé que ces vingt années de vie détruites n'étaient pas quelque chose de naturel, mais qu'elles avaient eu lieu par l'action de forces extérieures à elle – la société, la masculinité, mon père – et que les choses auraient donc pu *être autrement*.

La vision du bonheur m'a fait ressentir l'injustice de sa destruction.

J'ai pleuré devant cette image parce que j'ai été, malgré moi, ou peut-être, plutôt, avec elle, et parfois contre elle, l'un des acteurs de cette destruction.

Le jour de la dispute avec mon petit frère – c'était l'été. Je rentrais d'un après-midi passé sur les marches de la mairie du village et une dispute a éclaté avec mon plus jeune frère devant toi. Au milieu des cris et des injures,

mon frère m'a dit en cherchant l'intonation la plus blessante possible, De toute façon tout le monde se fout de ta gueule derrière ton dos dans le village. Tout le monde dit que t'es un pédé.

Ce n'est pas tellement ce qu'il a dit qui m'avait blessé, ou le fait que je savais que c'était vrai, mais le fait qu'il l'avait dit en ta présence.

J'ai marché jusque dans ma chambre, j'ai saisi la bouteille de sable coloré posée sur mon armoire, je suis revenu vers mon petit frère et je l'ai fracassée sur le sol, devant lui. C'était une bouteille qu'il avait confectionnée à l'école. L'institutrice avait proposé aux enfants dans sa classe de plonger des grains de sable dans des colorants puis de remplir des bouteilles de Coca avec ces grains pour en faire des objets multicolores ; elle avait demandé à mon petit frère pour qui il voulait faire sa bouteille et c'est moi qu'il avait choisi, c'était pour moi qu'il s'était donné du mal, pour moi qu'il avait passé une journée entière à fabriquer cet objet.

Quand j'ai fracassé la bouteille à ses pieds il a poussé un cri aigu et il a pleuré, le visage

invisible, tourné contre la banquette du canapé. Tu t'es approchée de moi, tu m'as donné une gifle et tu m'as dit que jamais tu n'avais vu un enfant aussi cruel. Je regrettais déjà mon geste mais je n'avais pas pu me retenir. J'en avais voulu à mon petit frère d'avoir, devant toi, dévoilé quelque chose de moi, de ma vie, de mes souffrances.

Je ne voulais pas que tu saches qui je suis.

Pendant toutes les premières années de ma vie j'ai vécu dans la terreur que tu me connaisses. Quand au collège des rencontres étaient organisées entre les parents et les professeurs, contrairement aux autres enfants qui avaient de bons résultats, je faisais en sorte que tu ne le saches pas. Je cachais les convocations, je les brûlais. Quand à la fin de l'année un spectacle était présenté dans la salle des fêtes du village avec des sketches, des chansons, des chorégraphies, les autres enfants faisaient venir leurs parents et toute leur famille. Moi,

Pour les citations au fil du texte :

Peter Handke, *Le Malheur indifférent*, trad. de l'allemand (Autriche) par Anne Gaudu, © Gallimard, coll. « Du monde entier », 1975.

Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975), © Seuil, coll. « Points Essais », 2014.